

III. HISTOIRE, ANTHROPOLOGIE

L'Arabie antique de Karib'il à Mahomet. Nouvelles données sur l'histoire des Arabes grâce aux inscriptions, sous la responsabilité de Christian ROBIN. *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, n° 61, Édisud, Aix-en-Provence, 1991-1993. 16 × 23,8 cm, 166 p.

Voici un ouvrage important. Les spécialistes de l'Arabie l'attendent depuis longtemps. Il sera aussi, pour les chercheurs sur le monde arabe en général, un nouvel outil de référence.

Le titre associe au nom du prophète de l'islam celui de Karib'il. Il s'agit de Karib'il Watar, *mukarrib* (fédérateur) de Saba', qui étendit la puissance de ce royaume sur tout le Yémen, sans doute au début du VII^e siècle avant l'ère chrétienne; c'est lui qui fit graver l'inscription d'importance historique la plus ancienne que l'on connaisse en Arabie.

Le sous-titre annonce que l'ambition de l'ouvrage n'est pas seulement de donner une somme historique sur la région et la période en question, et de présenter un état des connaissances et des recherches parfaitement au fait des dernières découvertes et hypothèses, mais aussi de montrer l'irremplaçable valeur de la contribution de l'épigraphie, en particulier sudarabique; ce dont, certes, ne doutent pas les spécialistes mais dont, ici, il est fait une présentation dénuée des lourdeurs techniques, des épuisantes références et des obscures connivences érudites.

En tête de ce numéro à thème unique de la *Revue du Monde Musulman et de la Méditerranée*, l'éditorial de P.R. Baduel rappelle les ambitions de la revue : inscription dans la durée, publication de l'actualité scientifique internationale et diffusion du savoir auprès d'un large public. La présente livraison se situe exactement dans ce programme.

L'introduction (p. 9-12) du responsable, Ch. Robin (Ch. R.), rappelle que l'apparent vide historique qui semble caractériser l'Arabie préislamique s'explique par le voile que jeta l'islam sur les siècles de la *gāhiliyya* et aussi par le retard des recherches sur les anciens Arabes. Il n'y a pas eu de véritables programmes archéologiques avant les vingt dernières années dans le centre de la péninsule Arabique. Les récents « progrès fantastiques » de l'archéologie et de l'épigraphie de cette région imposent bien des révisions; on les trouvera exposées et expliquées.

Onze articles suivent cette introduction. Les deux premiers mettent en valeur l'importance de l'épigraphie et de la paléographie pour la connaissance et la datation des faits historiques de l'Arabie préislamique. Les quatre suivants présentent de brèves synthèses historiques sur l'Arabie du Nord, l'Arabie du Sud et l'évolution de leurs rapports. Trois articles plus spécialement linguistiques résument les connaissances sur toutes les langues de la péninsule. Des deux derniers articles, l'un présente les religions de l'Arabie préislamique, l'autre une mise au point sur le « matriarcat » en Arabie du Sud. Des « références et orientations bibliographiques » terminent l'ouvrage.

Dans « L'Épigraphie de l'Arabie avant l'Islam. Intérêt et limites » (p. 13-24), Ch. R. fait l'inventaire des catégories de textes (inscriptions et graffites) écrits pendant environ quatorze

siècles dans toute l'Arabie, et insiste sur l'immense richesse du Yémen (plus de 10 000 inscriptions). Dans cet article, et tout au long de l'ouvrage, l'accent est mis sur la nécessité de ne jamais identifier *a priori* langue écrite, alphabet et langue parlée : un locuteur de la langue A peut avoir laissé une inscription en langue B écrite au moyen de l'alphabet d'une troisième langue C.

L'épigraphie arabe, minutieuse et exhaustive, accumule et discrimine dans son corpus en expansion ; elle distingue quatre langues : le sabéen, le madhâbien (*ex-minéen*), le qatabânite et le ḥaḍramawtique en Arabie du Sud, et, au nord, plusieurs langues que l'auteur préfère regrouper sous le terme nordarabique plutôt que protoarabe, car scientifiquement toutes ne peuvent prétendre à cette appellation. Les inscriptions, généralement stéréotypées et rédigées dans la *langue de bois* des fonctionnaires ou des prêtres, ne remplacent pas les traités perdus des auteurs antiques, mais elles ont pu échapper à la distorsion et au naufrage des manuscrits, et aux manipulations intéressées de la tradition orale. Il appartient à l'historien-épigraphiste d'établir la concordance et l'identité des faits mentionnés par ces diverses sources, non sans les mettre en relation avec les sources extérieures à l'Arabie.

J. Ryckmans montre comment la paléographie contribue à l'établissement des dates d'inscription (« Le rôle de la paléographie dans la datation des inscriptions », p. 25-35). L'étude détaillée, initiée par J. Pirenne, de la graphie et de son évolution permet de fixer « une échelle de datation relative des inscriptions ». Dès qu'une date (selon une ère locale, elle-même à mettre en concordance) apparaît sur une inscription, la datation relative fournie par la paléographie tend vers la précision absolue. Ainsi en est-il désormais de la majorité des inscriptions importantes des III^e-V^e siècles. Ces méthodes sont maintenant appliquées à l'écriture cursive récemment découverte.

L'histoire du Proche-Orient antique, selon un point de vue arabe, est esquissée (p. 37-43) par F. Briquel-Chatonnet : les Empires, mésopotamien, égyptien, perse, romain, devaient tenir compte économiquement, militairement, politiquement des États et populations arabiques. Dès le V^e siècle av. J.-C. les nomades d'Arabie pénètrent lentement mais de façon continue le Proche-Orient, s'y sédentarisant souvent. La présence et l'influence arabes y sont attestées bien avant l'islam et la conquête.

À l'histoire de la péninsule, Ch. R. consacre trois articles focalisés progressivement sur la région qui a bénéficié d'une abondance de découvertes récentes : l'Arabie méridionale, le Yémen. « Cités, royaumes et empires de l'Arabie avant l'islam » (p. 44-53) rappelle que malgré la dégradation climatique la situation géographique de l'Arabie était un atout commercial et politique : à la charnière des continents, elle était incontournable, à tous les sens du terme. Après avoir évoqué le peuplement de l'Arabie (à époque historique), l'organisation politique, les États souvent éphémères portés par des alliances fugaces, il se concentre sur les problèmes de datation, présentant les options et leur fondement scientifique, ainsi que les dernières trouvailles qui font pencher vers la « chronologie haute ». Il distingue deux périodes dans l'histoire du Yémen. Du VIII^e au I^{er} siècle, « la période caravanière » (commerce de la myrrhe et de l'encens) : la civilisation sudarabique, née entre le XIII^e et le X^e siècle, se cristallise en plusieurs royaumes, ḥaḍramawt, Awsān, Qatabān et Saba' ; du I^{er} au VI^e siècle de notre ère, la deuxième période, complexe et mouvementée, dominée par les tribus des hautes terres : une nouvelle confédération tribale s'impose : Dū Raydān ou Ḥimyar, qui revendique une légitimité sabéenne ; c'est l'époque des invasions éthiopienne et perse, des rois chrétiens et des rois juifs.

De ces quatorze siècles, Ch. R. extrait la matière de l'article suivant, « Quelques épisodes marquants de l'histoire sudarabique » (p. 54-70), plus précisément cinq exposés sur « L'empire de Karib'il Watar », « L'état caravanier des Minéens », « L'Empire ḥimyarite et les Arabes du Sud », « La digue de Ma'rib », « La Reine de Saba' et l'histoire sudarabique », dans lesquels les questions sont traitées à la lumière de la dernière actualité scientifique, dans une synthèse profonde rendue accessible par le talent pédagogique.

Dans « La pénétration des Arabes nomades au Yémen » (p. 71-88), Ch. R. montre que cet apport démographique fut le moteur principal des bouleversements en Arabie du Sud. Relevant les attestations de *'rb* et *"rb* dans les inscriptions, il en étudie les sens possibles qui semblent en contraste avec ceux de *'arab* et *'a'rāb* en arabe classique. Il énumère les critères, essentiellement linguistiques, de l'identification des tribus arabes (une cinquantaine, semble-t-il). Les rapports entre ces tribus et les sudarabiques ont connu, entre le II^e siècle av. J.-C. et la fin du VI^e siècle apr. J.-C., cinq phases exposées successivement : « L'occupation du Jawf par les Arabes », « L'affrontement des Arabes avec Saba' », « La domination sabéenne sur les Arabes », « L'intégration par ḥimyar » et enfin « La prise du pouvoir par les Arabes ». La dernière partie de l'article traite de « La transformation de la carte tribale et ses modalités ». Circulant avec aisance à travers les siècles, Ch. R. dégage une typologie politique des modalités de réorganisation du partage du territoire par les tribus et confédérations. Il conclut par l'évocation de la carte tribale d'aujourd'hui et celle des facteurs qui ont pu provoquer ou faciliter le recul sudarabique.

À la section historique de l'ouvrage succède une section linguistique.

Dans « Les langues de la péninsule arabique » (p. 89-111), Ch. R. remonte d'abord à l'origine de « sémitique » comme terme de classement linguistique, énonçant les traits partagés, et mettant en garde contre l'assimilation de l'unité linguistique à l'unité ethnique. Il indique la place du sudarabique et de l'arabe dans la famille sémitique, avec tableaux de comparaisons et de correspondances. Dans la présentation des langues sudarabiques épigraphiques, l'accent est mis sur la difficulté d'établir des parentés dans le groupe lui-même et entre sudarabique épigraphique et moderne. Le sabéen est attesté dès l'apparition de l'écriture, sur quatorze siècles. Langue de prestige ayant joué un rôle international, c'est celle qui a laissé le plus de documents. On distingue : le sabéen de Saba', reflet de la langue parlée de cette tribu; le sabéen adopté par le royaume de ḥimyar pour les seuls usages écrits; le pseudo-sabéen : celui des Abyssins, « pastiche » de sabéen au IV^e siècle apr. J.-C., et celui des Arabes qaḥṭānites, sorte de langue mixte (arabe, sabéen) utilisée par les Arabes du sud de la péninsule dans les inscriptions vers 200 av. J.-C. Le madhābien (plutôt que minéen car cette langue était celle des inscriptions du wādī Madhāb bien avant qu'il dépende du royaume de Ma'īn) n'a encore fourni que peu de documents, de compréhension souvent problématique. Le qatabānite et le ḥaḍramawtique, langues des inscriptions trouvées à l'est du Yémen, restent encore très difficiles à comprendre. L'intercompréhension entre les utilisateurs de ces quatre langues n'était pas toujours acquise. Quant aux « langues nordarabiques », un seul critère (la forme de l'article) permet actuellement de les classer. La situation linguistique de l'Arabie au X^e siècle de l'ère chrétienne est présentée par le biais de la traduction *in extenso* du tableau dressé à l'époque par le célèbre savant yéménite al-Ḥasan al-Hamdānī; en expliquant ce texte, Ch. R. éclaircit la caractérisation des parlers classés par cet auteur comme « ḥimyarite » et comme « ḡutm » (inintelligible). Passant à la période

contemporaine, il met l'accent sur la grande diversité dialectologique de l'arabe du Yémen et évoque brièvement (localisation et court texte *mehri*) les langues sudarabiques modernes parlées actuellement au sud de la péninsule¹.

En nordarabique aussi, les connaissances ont considérablement évolué depuis les premières découvertes et l'attribution de noms aux langues. C'est ce que montre bien Ch. R. dans « Les plus anciens monuments de la langue arabe » (p. 113-125). Après avoir établi deux critères (article (‘)al et verbe factif ‘f‘l) qui permettent de différencier l'arabe antique du reste du « nordarabique », l'auteur décrit les premières inscriptions avec leur datation (les plus anciennes remontent au III^e ou IV^e s. avant notre ère, soit un demi-millénaire plus tôt que ce qui, avant les fouilles de Qaryat al-Fâw, était connu comme première attestation de l'arabe), leur écriture (arabique, nabatéenne, syriaque) et leurs caractéristiques linguistiques. De la même façon, il passe ensuite en revue « quelques textes dans les autres langues nordarabiques » : dédanite, lihyânite, ḥaséen, ḫafaïtique. Puis il présente les traits caractéristiques du pseudo-sabéen. Une attention particulière est consacrée à l'unique poème en sudarabique, découvert en 1973 et datant de la fin du I^{er} siècle de notre ère. Son intérêt est considérable car il est le premier témoin dans la littérature universelle d'un poème avec vers monorimes et le précurseur dans une langue sudarabique de la *qasîda* préislamique de langue arabe. Le mystère qui entoure encore ces 27 vers (dont la transcription est donnée en regard de la photographie) porte essentiellement sur la langue utilisée (ni purement de l'arabe ni purement du sudarabique) mais concerne aussi la composition, la métrique...

L'article sur « Les écritures de l'Arabie avant l'islam » (p. 127-137) illustre la nécessité de ne pas confondre langue et alphabet. Dans la péninsule, pendant plus de 1500 ans, l'alphabet arabe fut l'écriture « nationale » des Arabes (avec des variantes régionales : sudarabique, dédanite, lihyânite, ḥaséen, ḫafaïtique) avant que les Mecquois n'imposent, pour écrire l'arabe, une adaptation de l'écriture syriaque. En comparant l'écriture arabe avec d'autres écritures (forme des lettres, appellation, ordre dans l'alphabet), l'hypothèse génétique la plus vraisemblable est que, constituée avant le VIII^e siècle av. J.-C., elle provienne d'une écriture alphabétique élaborée au cours du II^e millénaire dans le sud de la Syrie.

L'alphabet sudarabique (qui commença à être déchiffré à la fin des années 1830) ne comporte que des consonnes (29) et un symbole de séparation entre les mots (sans parler des chiffres); il est présenté en écriture monumentale et, pour la première fois, cursive. Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, l'écriture de droite à gauche s'est imposée. Sur des bâtonnets découverts en 1970, figurent des missives en lettres cursives. Une fois déchiffrées, elles livrèrent un corpus linguistique de la plus haute importance, mais les difficultés de lecture de ces documents ne permettent pas encore leur traduction complète. Le lecteur peut exercer sa sagacité sur le texte d'un bâtonnet présenté en photographie, fac-similé et transcription (inédites). Les phases de la disparition de l'écriture sudarabique restent obscures, même si l'on comprend aisément que la conversion à l'islam de l'Arabie du Sud ait pu entraîner ou accélérer ce phénomène.

1. Le sudarabique moderne du tableau de la p. 92 peut être précisé : *soqotri sef* « augmenter »; *mehri ḫšin* « langue » (*ḥšin* est un pl.); *jibbali xiš* (et non *xiš*). On peut aussi corriger la carte n° 7, p. 94 : au lieu de *habyāt*, lire *hobyōt*; et p. 111, l. 4 : au lieu de *'aytōm*, lire *'aytōm*.

C'est la question des religions qu'aborde Ch. R. dans « Du paganisme au monothéisme » (p. 139-155). Malgré la pauvreté des sources et le caractère parfois tendancieux de certains documents sur la période préislamique, on peut esquisser l'organisation des pratiques religieuses des Sudarabiques de l'antiquité autour de certaines divinités dont les noms sont connus mais dont la nature reste dans l'ensemble ignorée. « Quelques comportements communs au paganisme yéménite et à l'islam » concernent les rites de purification, l'interdiction du meurtre des filles, et la « puissance symbolique de la main droite ». Le premier texte que l'on peut qualifier de monothéiste remonte à l'an 384 et Ch. R. précise dans « La diffusion des religions monothéistes en Arabie du Sud avant l'Islam » que la présence parfaitement attestée de nombreux juifs et chrétiens en Arabie et au Yémen n'exclut pas « qu'un courant monothéiste autochtone se soit progressivement organisé » avant que le christianisme soit imposé au pays au VI^e siècle, après la conquête abyssine. C'est à cette époque (en 523) que se situe le fameux massacre des chrétiens de Nağrān.

Dans un *excursus* philologique, Ch. R. soutient « L'origine ḥimyarite du miḥrāb islamique » : le mot *mihrāb*, attesté bien avant l'islam dans des inscriptions du IV^e au VI^e siècle, désigne en sabéen des ḥimyarites soit un édifice soit une institution, c'est ce mot que les Arabes ont emprunté aux ḥimyarites, avant d'en transformer le sens.

A. Avanzini propose pour conclure quelques « Remarques sur le « matriarcat » en Arabie du Sud » (p. 158-161) où elle montre qu'une très grande prudence s'impose dans l'interprétation des inscriptions traitant des questions de filiation, d'uxorilocalité, de polyandrie, de condition féminine, en insistant sur la nécessité de distinguer nettement entre ces phénomènes.

Ces études, illustrées d'un magnifique choix iconographique et d'abondants exemples de textes reproduits et transcrits avec la plus grande rigueur, ne se contentent pas de faire le point sur l'essentiel des questions relatives aux *antiquités arabiques*, elles constituent aussi une contribution originale, tant sur le plan des hypothèses et conclusions scientifiques, que par la publication de tout un corpus de documents inédits passionnants.

Un tel ouvrage, caractérisé par tant de richesses présentées avec le souci de la clarté et de la pédagogie, est de ceux qui devront connaître des rééditions actualisées. Dans une telle perspective, le lecteur peut espérer le voir doté d'un index (qui a moins sa place dans une revue que dans un livre) des noms propres, des inscriptions et des mots-clés, qui permette de s'y référer aisément à travers les chapitres.

L'importance de cette somme impose aussi qu'elle soit mise à la disposition du plus grand nombre, nous entendons par là le public universitaire et savant, non seulement de langue française mais surtout de langue arabe : la traduction en arabe de cet ouvrage sera une œuvre d'intérêt public.

Avec l'enthousiasme qui inspire manifestement les articles, avec les perspectives scientifiques qui sont révélées, nous ne serions pas étonnés que des vocations d'archéologues, d'épigraphistes, d'historiens de l'antiquité arabe soient suscitées par cette lecture. Ces vocations trouveront-elles à s'épanouir dans le paysage des sciences humaines français ?

Marie-Claude SIMEONE-SENELLE et Antoine LONNET
(CNRS, Paris)

The History of al-Tabarī, An Annotated Translation, E. YARSHATER ed., State University of New York Press, Albany, 1988 -.

Vol. 9, *The Last Years of the Prophet*, translated and annotated by I.K. Poonawalla, 1990. xii + 250 p.

Ce volume relate les événements écoulés durant les trois dernières années de la vie du Prophète (8-11 H.). Militairement, les faits les plus marquants sont chronologiquement la bataille de Hunayn, la reddition d'al-Ṭā'if et la marche sur Tabūk. Plus importantes certainement, sont les vagues de députations des tribus d'Arabie : Ṭabarī montre bien la nature personnelle du lien qui se tissait entre leurs représentants et Muḥammad. Toute l'ambiguïté de leur adhésion était là : s'attacher à un homme, reconnaître un nouveau culte dont cet homme était le promoteur. Les deux éléments étaient indissociables, tant la structuration sociale (le système d'alliances) était pensée comme représentant la structure religieuse (l'adoration d'un dieu). En ce sens, il n'y a pas de différence de nature entre les députations de l'an 9 H. et la dite « Constitution de Médine » — où un même lien personnel est très présent.

L'autre événement important est, bien sûr, le pèlerinage de l'Adieu. Reste enfin le récit de la mort de Muḥammad, qui est connu pour assigner leurs positions relatives aux Compagnons du premier cercle, pourrait-on dire, mais qui est aussi pour l'historien un excellent révélateur du rapport entre hommes et femmes. Il y aurait à faire une belle étude de scénographie de cette mort, car toutes ces relations conflictuelles sont représentées spatialement, autour du corps du malade puis de la dépouille du défunt.

Le travail d'annotation de I.K. Poonawalla nous semble tout à fait remarquable et complet. Les très nombreux personnages mentionnés, les tribus et les lieux sont identifiés. Et l'éditeur ne manque pas de renvoyer aux passages correspondants d'Ibn Ishāq et Ibn Sa'd.

Vol. 15, *The Crisis of the Early Caliphate*, translated and annotated by R. Stephen Humphreys, 1990. xxii + 285 p.

Les années 24-35/644-656 furent celles du califat de 'Utmān b. 'Affān. Lorsque 'Utmān succéda à 'Umar b. al-Ḥattāb, la première grande vague de conquête arabe était à peu près accomplie. Le Proche-Orient était acquis aux conquérants, ainsi que la vallée mésopotamienne et la puissante Égypte. Dans ces terres conquises, une administration commençait à s'installer; des campements se créaient, Fustāṭ, Kūfa, Baṣra, qui allaient rapidement devenir d'énormes villes, riches des biens prélevés dans les provinces.

De l'administration de ces provinces, Ṭabarī ne nous dit, en fait, que peu de chose. Ou plutôt, il ne l'évoque qu'à travers les gestes de quelques protagonistes. La situation de l'Égypte, par exemple, est considérée en une phrase à propos de la révocation du gouverneur 'Amr b. al-'Āṣ. Lorsqu'il entre chez 'Utmān pour lui exprimer sa colère d'avoir été remplacé par 'Abd Allāh b. Sa'd, et que le calife lui signifie qu'avec ce dernier les chameaux d'Égypte ont pleinement donné leur lait, 'Amr rétorque que c'est vrai mais que les petits sont morts. L'Égypte pressurée d'impôts, étranglée au profit de La Mecque, voilà à peu près tout ce que nous en saurons.